

prestige de la renommée, mais sa vie politique avait disparu.

Naguère, pendant les sanglantes contentions de la noblesse et du peuple, la gloire des conquêtes venait contrebalancer le malheur des discordes civiles. Pendant les triumvirats, la lutte de la liberté contre le despotisme maintenait la fierté des caractères. Rome était déchirée par les factions, elle gardait sa royale majesté. Mais, lorsque Auguste, par l'institution du principat, eut absorbé, dans la puissance tribunitienne, tous les pouvoirs de la République, une situation nouvelle commença pour Rome.

Chose remarquable ! A l'avènement du principat, l'invasion du monde et les guerres civiles s'étaient arrêtées comme de concert. Depuis ce moment, tranquille au centre l'immense empire n'éprouvait plus d'agitation, si ce n'est à ses extrémités, semblable à l'océan qui bat encore ses rivages, par sa propre inquiétude, alors que les tempêtes ne bouleversent plus ses flots. Vous auriez dit la paix. Mais ce n'était point cette paix que chantaient, en si beaux vers, Horace et Virgile, qui s'y méprenaient ; ce repos fécond, dans lequel un peuple jeune et vigoureux retrempe ses forces pour entreprendre une nouvelle carrière ; c'était cette inertie qui suit une lassitude extrême, quelque chose comme l'atonie. Le rôle glorieux du peuple romain était fini, ou plutôt il n'y avait plus de peuple romain, le césarisme le remplaçait.

Ainsi annulée par ses maîtres, Rome subissait une servitude dont la monotonie n'était interrompue que par la variété de la tyrannie. A la tyrannie énervante d'Auguste avait succédé la tyrannie sournoise de Tibère, puis, la tyrannie furieuse de Caius, puis, la tyrannie stupide de Claude, aussitôt remplacée par la tyrannie fantasque de Néron. Les rivalités de Galba, d'Othon et de Vitellius fondirent ensuite comme un violent orage, après un calme étouffant. Il est vrai que les douze années de Vespasien et les deux de